

Camilla Townsend

LE CINQUIÈME SOLEIL

UNE AUTRE HISTOIRE DES AZTÈQUES

Trad. de l'anglais par Sylvie Taussig

Albin Michel, Paris, 2023, 417 p. ; 40,95 \$

De tout temps, l'histoire a été écrite par les vainqueurs. Il n'en fut pas autrement des guerres de conquête qui ont vu les Occidentaux débarquer en Amérique aux XV^e et XVI^e siècles. Camilla Townsend, historienne à l'Université Rutgers, spécialiste de l'Amérique précolombienne, entend corriger ce biais culturel en tentant une histoire des Aztèques, telle qu'on peut la déduire des écrits qu'ils ont laissés.



Cette réputation a longtemps résumé l'essentiel de ce que l'on sait sur les Aztèques, présentés dans l'historiographie espagnole comme un peuple sanguinaire et cruel du fait de leur pratique du sacrifice humain. Comme tout cliché, l'auteure nous fait savoir que, même si elle contient sa part de vérité, cette image est réductrice.

Sans nier la brutalité de certaines traditions aztèques,

Le cinquième soleil apporte des nuances et une contextualisation qui atténuent la cruauté associée à la culture aztèque. Par exemple, elle nous dit que les sacrifices humains n'étaient pas au cœur de leurs préoccupations. Ainsi pouvaient-ils se montrer cruels le matin envers un esclave et bienveillants le soir après leur journée de travail dans les champs, car ils étaient à la fois guerriers et agriculteurs.

Probablement venus du Nord-Ouest américain, descendant de l'ethnie chichimèque, les Aztèques, fuyant la famine, furent le dernier peuple à s'installer sur les terres fertiles de l'Amérique centrale vers le début du XIV^e siècle. De ce fait, ils furent confinés sur une île marécageuse au milieu du grand lac Texcoco (aujourd'hui disparu). Ils y bâtirent leur capitale, Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico.

Un siècle plus tard, ils étaient devenus l'ethnie la plus puissante et également la plus avancée de celles qui peuplaient l'Amérique centrale. À l'arrivée de Hernán Cortés et des conquistadors espagnols en 1519, ils furent pourtant parmi les premiers à se soumettre à une espèce d'assimilation volontaire en adoptant l'alphabet latin des conquérants, leurs méthodes de construction des édifices aussi bien que des navires, une certaine forme de gouvernance, etc.

Eux qui avaient bâti leur propre hégémonie sur la force, ils étaient en mesure de reconnaître la supériorité militaire des nouveaux arrivants et d'accepter la loi du plus fort. Ce

qui d'une certaine manière protégea leur culture jusqu'à aujourd'hui. En effet, encore maintenant plus d'un million de personnes parlent le nahuatl, la langue d'origine des Aztèques.

Après la Conquête de 1519, après qu'on leur eut appris l'alphabet européen pour faciliter leur apprentissage de la Bible, des jeunes entreprirent de noter les légendes et l'histoire de leur peuple. C'est donc paradoxalement grâce à l'envahisseur que les Aztèques purent garder vivantes à la fois leur langue et leur histoire.

En dépit de toutes ses qualités – le livre a mérité le prix Cundhill History Prize –, on ne pourrait pas recommander *Le cinquième soleil* à qui cherche un premier contact avec la civilisation aztèque. Le parti-pris de l'auteure d'appuyer principalement son propos sur la documentation nahuatl, éparse et fragmentaire, y est sans doute pour quelque chose.

En outre, le manque de précisions sur la migration des Aztèques depuis le Nord, la complexité de la généalogie de leurs dirigeants et de leurs traditions successorales, la difficulté de s'y retrouver dans la répartition des ethnies sur le territoire pour comprendre le jeu des alliances et des conflits rendent *Le cinquième soleil* difficile d'accès à qui n'a pas de connaissances préalables sur la civilisation aztèque. Pour lecteur averti donc.

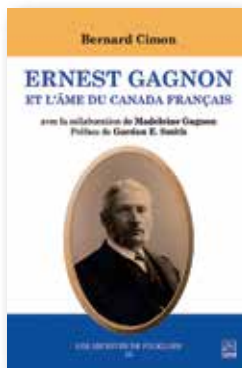
Yvon Poulin

Bernard Cimon

ERNEST GAGNON ET L'ÂME DU CANADA FRANÇAIS

Presses de l'Université Laval, Québec, 2023, 385 p. ; 45,00 \$

Celles et ceux qui s'intéressent à la chanson de tradition orale connaissent Ernest Gagnon pour son ouvrage pionnier, *Chansons populaires du Canada*, publié en 1865. Certains savent aussi que l'homme de musique habitait la ville de Québec, où il occupait le poste d'organiste attitré de l'église Saint-Jean-Baptiste.



Pour le reste, Gagnon demeure un personnage relativement méconnu. Il a pourtant contribué activement à la vie intellectuelle et patriotique canadienne-française de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Contemporain d'illustres figures telles qu'Octave Crémazie ou Henri-Raymond Casgrain, il a su intégrer les cercles d'in-

fluence de son époque et y insuffler une vision du monde en accord avec de fermes convictions idéologiques conservatrices et ultramontaines. Cet essai a pour but de fournir

un éclairage inédit sur le destin d'un individu au parcours hors du commun, un parcours coïncidant avec ce moment de l'histoire où l'élite francophone cherche à se doter d'une culture et d'une littérature nationales.

Respectant une chronologie classique, l'ouvrage propose un portrait exhaustif de la vie, tant personnelle que professionnelle, de Gagnon, un récit allant de l'enfance jusqu'à la vieillesse. Bernard Cimon s'attarde non seulement à son incontournable apport au folklore, mais aussi aux multiples relations que le musicien a entretenues avec certains membres influents du clergé et de la classe politique. L'auteur se penche de la même façon sur les aléas et les événements liés à la carrière de théoricien et de compositeur de Gagnon. Il s'intéresse, entre autres, à son premier séjour outremer visant à parfaire sa formation et, quelques années plus tard, à son insolvable querelle au sujet du chant liturgique avec le musicien d'origine française Antoine Dessane. Plus loin, il est question de ses accomplissements en tant que secrétaire des travaux publics et comme officier de l'Instruction publique, période au cours de laquelle il rédige de nombreux textes historiques, notamment un article sur le château Saint-Louis situé autrefois où se trouve actuellement le Château Frontenac et un ouvrage sur Louis Joliet, explorateur du Mississippi.

Dans le but d'illustrer son propos le plus justement possible, Cimon fait appel à une quantité importante de lettres et d'extraits de journaux. Et très souvent, plutôt que d'être paraphrasés, ceux-ci sont présentés dans leur intégralité. Un des attraits les plus probants de ce livre concerne ainsi sa qualité et sa rigueur documentaires. On doit à cet égard saluer le travail accompli par Madeleine Gagnon, qui a collaboré sur le plan de la recherche et du dépouillement des documents d'archives.

Nul doute, il s'agit d'un ouvrage qui plaira aux lectrices et aux lecteurs souhaitant approfondir leurs connaissances de la vie culturelle du Québec à une époque, pas si lointaine, où tout était encore à construire.

Louis-Martin Savard

Sylveline Bourion

LA VOIE ROMAINE

Boréal, Montréal, 2022, 184 p. ; 22,95 \$

On croirait presque lire des pages tirées d'un roman de la collection « Blanche » de *La NRF*. Et cela est un compliment.

La voie romaine est un livre évocateur : ni un résumé ni une mise en situation ne sauraient rendre l'atmosphère si particulière créée dans ces récits délicats, d'une belle écriture, comme on n'en voit plus beaucoup de nos jours. Tentons néanmoins l'exercice de présenter cet ouvrage original, inclassable, difficilement résumable. Une jeune femme, grandissant dans un milieu austère de la France rurale de la fin du XX^e siècle, relate quelques souvenirs, non pas marquants, mais plutôt



significatifs : un peu comme pour un journal intime, mais avec une forte dose de littéralité et de réflexivité (c.-à-d. cette volonté de réfléchir – rétrospectivement – à ses comportements passés). Évitant l'introspection nombriliste et la nostalgie facile, nous découvrons une narratrice qui parvient, avec le recul des années, à donner du sens à de petits événements et à des confidences reçues autrefois puis momentanément oubliées.

Le titre même de ce livre revient à plusieurs reprises, mais reformulé et redéfini dans différents contextes : « Souvenir d'un temps qui dura trois ou quatre ans, quatre ou cinq ans, où je ne parlais pas : ce que je nomme la voie romaine ». Comme un fil conducteur, comme un révélateur, cette locution évoque ces transitions partant de l'univers de l'enfance rurale vers celui du monde adulte, qui peut donner un nom aux choses incompréhensibles ou indéfinissables pour une enfant que l'on juge *différente* : « La voie romaine, ce sont aussi les murs que je longe, les planchers que je côtoie sans cesse ».

Une sorte d'ampleur, de largesse imaginative et de climat onirique caractérise le style recherché de *La voie romaine* : non pas un roman avec une intrigue qui nous dirigerait vers un dénouement, mais une narration plus proche du poème en prose, où le style et le choix des mots peuvent amplement suffire à nourrir son lecteur en restituant des pensées pré-langagières. Étonnamment, les références presque exclusives à des noms de lieux européens abondent dans un lexique de mots qui sembleront familiers, mais peu usités de ce côté-ci de l'Atlantique : on parle de « Tatie », de « Tonton », de la « Place Vendôme », de « l'âge des comtes du Forez », de la rue de Rivoli, du « Marais » (célèbre quartier de Paris), mais aussi de la Sagrada Família, de Tintin et du capitaine Haddock. Et le fleuve auquel il est fait allusion est la Loire. Même les allusions à des films concernent la France : *Le cercle rouge* (1970), de Jean-Pierre Melville, avec Bourvil, Alain Delon et Yves Montand. On constate très peu d'ancrage au Québec ou au Canada dans ces textes, notamment dans les endroits identifiés et décrits, sauf quelques rares allusions à un « wagon de métro de Montréal » et à « la plage de l'Ouest à Havre-Aubert ». Avec *La voie romaine*, nous sommes transportés dans un ailleurs altéré, éthéré, éloigné ; on a quelquefois l'impression de lire une autofiction venue de l'étranger, ce qui ajoute au dépaysement et à la nouveauté. C'est peut-être la caractéristique d'une certaine tendance dans la littérature canadienne actuelle. Adapté au cinéma, ce type de récit donnerait sans doute un long métrage en noir et blanc, à la mise en scène statique, avec des fonds